

Béatrice ÉGÉMAR

LA NAINTE TERESA

Nouvelle fantastique



Tous droits réservés

©Les Éditions du 38, 2020

©Béatrice Égémard, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Teresa serre l'enfant dans ses bras menus. Il dort, insensible au drame qui se joue à l'horizon. Cet enfant n'est pas le sien, mais elle s'est juré de s'en occuper. Que valent les serments d'une folle ? Rien sans doute, mais son cœur sait qu'elle fera tout pour ce petit bout d'homme. Peut-être est-il maudit, peut-être une simple victime innocente. En cela, ils se ressemblent, elle et lui. Monstres malgré eux. Bien qu'elle ne puisse ni cacher ni nier ce qu'elle est, il lui faudra oublier, reconstruire, laisser derrière elle ce temps où elle était une folle. C'est fini, tout ça. Elle ne sera plus jamais la folle de personne.

*

La Governadora, c'est ainsi qu'on l'appelait. On en oubliait presque son prénom, Elena. Elle était la première à souhaiter qu'on l'oublie, d'ailleurs. C'est le titre qu'elle aimait, ce titre prestigieux de Governadora des Terres de Cendre. La crainte qu'il inspirait, le pouvoir qu'il lui donnait. Elle aimait les honneurs, les flatteries, les signes de richesse.

Les yeux mi-clos, près de la fenêtre qui donne sur la rivière Sar, Teresa l'observait. La Governadora buvait son chocolat du matin, une de ses faiblesses. Assise, un peu penchée au-dessus de sa tasse, alourdie par sa robe de velours ponceau, elle laissait imaginer ce qu'elle serait dans dix ans : une belle femme, comme on dit, mais un peu épaisse, une beauté robuste qui ne laisserait nulle place à la grâce, à la fragilité. Pour l'instant elle était encore très bien, avec sa peau claire et ses longs cheveux blonds remontés en un de ces chignons compliqués dont la caste des Maîtres avait le secret. Bien sûr, son regard n'était guère expressif, et ses gestes brusques décourageaient l'admiration, mais bon sang ! Si Teresa avait eu le quart du dixième de sa beauté, qu'est-ce qu'elle aurait été heureuse ! Elle se serait trouvé un brave garçon, et ils auraient mené la belle vie, à l'abri du pouvoir et de ses jeux usants et dangereux. Elle se serait levée quand elle voulait, aurait lu tout son saoul, sans avoir à rendre de compte à personne, et...

— À quoi tu penses ? Dis-le-moi, je veux savoir !

La Governadora darda sur elle un œil soupçonneux. Elle détestait la voir rêver. Teresa lui devait toute son attention, toujours, partout, sans exception. Après tout, elle lui appartenait.

— Votre épingle est de travers. Je parie que Janelle a subi les assauts de son gros porc de mari, cette nuit. Elle a mal dormi et vous a attifée n'importe comment !

Elena resta la bouche ouverte face à sa naine, l'air stupide, puis elle partit d'un gros rire forcé. Rire, n'était-ce pas ce qu'il faut faire quand un fou se moque ? Même si ce n'est pas toujours drôle.

— Janelle ! brailla la Governadora.

La femme de chambre entra, les yeux baissés. Son titre auprès de la Governadora était assez prestigieux, mais Janelle était née du mauvais côté, chez les Hommes de Cendre, loin du Palais brillant des Maîtres. Même si la Governadora, dans un de ses rares actes de bonté, l'avait embauchée – en réalité parce qu'elle avait entendu vanter ses mérites de camériste – l'entourage de doña Elena la considérait comme une sorte de paria, et l'accablait de son mépris.

— Mes cheveux, il faut revoir tout ça, dit Elena d'une voix cassante en montrant son chignon. Tu m'as mal coiffée.

Janelle lança un regard furieux à Teresa, qui arborait un grand sourire sur son visage camus. C'était encore un de ses tours ! Elle détestait cette naine, méchante comme une teigne et laide à faire peur. Elle aurait pu se contenter de rester dans les jupes de Madame, de manger comme une princesse dans des assiettes d'argent et de distribuer bons mots et pirouettes. Mais non, il fallait qu'elle fasse du mal aux autres, la garce, qu'elle empoisonne la vie de ceux qui travaillent, comme elle, Janelle.

— Je vais vous arranger ça, Madame, veuillez m'excuser.

Il n'y avait rien à arranger, bien sûr, le chignon était parfait, mais Janelle avait oublié d'être bête. Si elle avait réussi à survivre sans trop de mal à la Cour des Maîtres, c'était à cause de ses

facultés d'adaptation. Elle disait ce que les autres voulaient entendre, voilà tout. Évidemment, il y avait des désagréments. La Gobernadora l'avait mariée à Emilio, un bâtard qui travaillait aux cuisines. Né d'un père Maître et d'une Femme de Cendre qu'il avait engrossée. On pouvait considérer cette union comme flatteuse pour Janelle, c'était ce qu'avait dit la Gobernadora. Elle, Janelle, devait s'estimer heureuse, reconnaissante même. Le fait qu'Emilio soit une brute avinée ne comptait pour rien, ni le fait que Janelle ne l'aime pas, que son haleine lui donne la nausée. Quant à sa bêtise, c'était plutôt un avantage, car elle permettait à Janelle de le manœuvrer à sa guise, au moins quand il était à jeun.

— Comme tu es forte ! Quelle habileté !

Janelle regarda avec mépris Teresa qui s'était glissée derrière elle et faisait mine d'être émerveillée.

— Madame, vous êtes superbe ! Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure, Janelle, tu es en forme. Ce porc d'Emilio a dû te laisser dormir cette nuit.

Janelle ne put s'empêcher de rire. C'est vrai qu'elle avait dormi : son mari avait fêté la nouvelle lune avec les cuisiniers à la fin de son service, et il était trop saoul pour la forcer. Une nuit de répit.

— Ne traite pas Emilio de porc, dit la Gobernadora, agacée.

Toute critique envers Emilio lui déplaisait, car cela revenait à critiquer le mariage si avantageux qu'elle avait arrangé pour sa camériste.

— Ah, Madame, tout homme n'a pas les vertus de votre époux ! s'écria Teresa en exécutant une pirouette.

Janelle pinça les lèvres, mais la Gobernadora arborait un sourire satisfait.

— Un grand Capitan, un homme admirable, poursuivit Teresa. Son nom fait trembler les Hommes de Cendres, sa vaillance est légendaire.

Janelle observa la maîtresse, mais elle était si imbue de sa personne qu'elle ne perçut pas la moquerie dans les flatteries éhontées de sa folle. Felipe le Gobernador était une brute qui avait eu la chance de naître au bon endroit, rejeton d'une lignée de combattants légendaires. On l'avait marié à Elena, seule héritière de don Javier le Navigateur. Ce mariage lui avait permis d'endosser à son tour le titre prestigieux de Gobernador qui ne pouvait évidemment pas revenir à une simple femme. Mais Don Felipe était loin d'égaliser son beau-père, Javier, mort un an à peine après le mariage. Celui-ci était de son vivant un homme brutal, certes, mais intelligent. Dès son arrivée sur l'île de Cendre, il avait fait construire de nouveaux vaisseaux, il avait veillé à bien entretenir la flotte, car il se souvenait du temps pas si lointain des Grandes Catastrophes, il savait que la Terre pouvait trembler à nouveau, que le volcan pouvait se réveiller, et qu'il faudrait alors repartir. Cela faisait déjà quelques dizaines d'années que la Cour était installée sur les îles de Cendre, et durant toutes ces années, le volcan avait craché du feu trois fois. Chaque fois, les cendres acides avaient grignoté la terre cultivable, transformant les champs de maïs en étendues grisâtres et désolées. Si la prochaine éruption était violente, il faudrait quitter les îles, trouver une autre terre à conquérir. De toute manière, les Navigateurs étaient destinés à partir, ils ne restaient jamais longtemps au même endroit. Javier, donc, était un homme compétent, et de son vivant, la Cour était autre chose qu'un repaire de soldats mal dégrossis. Il entretenait des peintres, des musiciens, des chanteurs, alors que son gendre, Felipe, était un homme stupide, brutal et sans culture. Mais il était fort et vaillant, ne craignait pas le feu de la bataille et pouvait pourfendre son ennemi d'une lame à double tranchant. Pour le reste, Janelle prenait garde à ne pas se retrouver seule avec lui dans un couloir, le maître était friand de servantes et n'aurait aucun scrupule à forcer la femme de chambre de son épouse. Le savait-elle, la Gobernadora ? Peut-être que oui, peut-être que non. Peut-être qu'elle s'en fichait.

Teresa regarda Janelle sortir de la chambre. La camériste ne l'aimait pas, mais elle en avait l'habitude : personne ne l'aimait, à la cour, et à vrai dire cela ne l'étonnait guère, elle ne savait pas ce que c'est que d'être aimée. Obéron, peut-être... non, même lui n'avait fait que son devoir

en s'occupant d'elle, même lui n'aurait pas pu l'aimer, pas vraiment, pas comme si elle avait été jolie. Pouvait-on aimer la laideur ? Sans doute était-ce impossible, elle avait appris à accepter cette évidence. Ils ne pouvaient rien contre leur aversion, le monstre, c'était elle, pas eux.

Elle n'avait que de vagues souvenirs de sa famille, elle se souvenait d'une flopée d'enfants à demi nus qui couraient dans la poussière et ne voulaient jamais jouer avec elle. Elle se rappelait surtout de la faim, la faim dévorante qui lui vrillait les entrailles et l'empêchait de dormir. Et du jour où on l'a vendue, du grand sourire de sa mère quand un Caballero lui avait donné les pièces. C'est étrange, elle ne se souvenait plus du visage de sa mère, mais elle savait qu'elle souriait. C'est don Javier qui l'avait choisie pour être la folle de sa fille, et comme elle n'avait que quatre ans quand on l'avait emmenée au palais, il l'avait confiée, pour son éducation, à Obéron, son ancien précepteur et maître d'armes. Obéron avait accueilli la gamine avec une grimace, mais Teresa était vive et dégourdie, bien plus que la plupart des apprentis écuyers qu'on lui avait confiés dans sa longue carrière, qui ne rêvaient que de gloire et de batailles. Il avait eu plaisir à discuter avec la fillette, à lui apprendre l'histoire des Navigateurs ; il lui parla du Grand Ancêtre, Enrique l'Invaincu, de leur Terre Originelle, qu'ils avaient dû quitter quand la Grande Vague avait tout englouti, de leurs errances sur la mer, leurs batailles avec les hommes du Nord, leur installation et leur vie dans les îles de Corail, puis sur la Terre Fondue, et maintenant dans les îles de Cendre. Teresa était curieuse et retenait vite. Obéron avait plaisir à répondre à ses questions :

— Reviendrons-nous un jour sur la Terre Originelle ?

— Je ne le crois pas, petite. Les navigateurs en parlent souvent, mais ils ne prendront pas le risque de se lancer dans un si long et périlleux voyage. Les bateaux que nous construisons ne sont pas conçus pour traverser les mers...

Jamais lors de leurs leçons, quelles que soient les digressions auquel il consentait, Obéron n'oubliait sa tâche : préparer la fillette au sort qui l'attendait, auquel elle ne pouvait échapper.

— Tu vas être la folle de doña Elena, Teresa. C'est un travail difficile, tu dois jouer le rôle d'un bouffon, la faire rire par des pitreries, la distraire, mais tu dois aussi prendre des risques, si nécessaire, en lui disant la vérité.

— La vérité sur quoi, maître Obéron ?

Le vieux réfléchit. Comment faire comprendre cela à une enfant si jeune ?

— Eh bien, imagine que tout le monde, à la Cour, soit mécontent. La Gobernadora ne le sait pas, elle ne s'en aperçoit pas.

— Pourquoi ?

— Parce que les courtisans ont trop à perdre à lui dire de mauvaises nouvelles et préfèrent la flatter, tu comprends ?

Teresa hésita.

— Oui. Mais le fou, lui aussi, a beaucoup à perdre à parler, non ?

— Sans doute, mais il a le droit d'être impertinent, on a l'habitude qu'il plaisante, qu'il se moque. Aussi jouit-il d'une plus grande liberté de paroles. Il peut en profiter pour tenter de conseiller son maître.

Teresa avait écouté, la bouche ouverte, mais n'avait pas vraiment compris. Ce ne fut que bien plus tard, quand elle commença son service auprès de doña Elena, qu'elle saisit ce que son maître avait voulu dire. Le premier jour, elle était entrée en tremblant dans le boudoir d'Elena, qui n'était pas encore mariée, vêtue des habits ridicules qu'on lui avait confectionnés. Elle avait traversé la pièce dans un silence épais, que trouaient les tintements des grelots. Elena et ses filles de compagnie la dévisageaient, bouche ouverte. Elle avançait, comme on le lui avait ordonné, *ding, ding, ding...* Elles étaient toutes plus belles les unes que les autres, jeunes, grandes, ravissantes, vêtues de robes de fées. Quand elle avait fait la première cabriole, les rires avaient fusé, et comme un cri du cœur :

— Mon Dieu, qu'elle est laide ! Un petit monstre domestique !

— Mais elle est drôle ! Est-elle savante ?

Teresa n'avait jamais su qui avait parlé la première, elle avait réussi à se persuader que ce n'était pas Elena. Mais elle avait aussitôt eu les filles à l'œil, elle les avait épiées, et quand quelques jours après, doña Elena s'était aperçue que sa broche de perles bleues avait disparu, Teresa avait dit, sur le ton de la plaisanterie, que les perles allaient tellement bien avec le teint laiteux de la jeune Isabel qu'elles avaient sans doute décidé de rejoindre sa cassette toutes seules. Elena avait froncé les sourcils, avait fait fouiller la chambre de la suivante et quand on y avait retrouvé la broche, Isabel avait été fouettée avant d'être bannie. Et toutes ces filles ravissantes avaient compris qu'il ne fallait pas sous-estimer le petit monstre aux grelots.

Ce jour-là, Teresa avait pensé avec gratitude à son maître Obéron.

*

Quand Elena se maria, la vie de Teresa devint plus difficile. Don Felipe était entré dans les appartements d'Elena comme en pays conquis. Il rudoyait les servantes, terrorisait les serviteurs, et prenait un malin plaisir à se moquer de Teresa, à railler sa petite taille, sa laideur, à essayer de l'humilier. Mais pour se sentir humilié, il faut croire à sa grandeur ; or, Teresa se savait petite, et n'ignorait pas qu'elle était laide. Elle était donc inaccessible aux sarcasmes, ce qui énervait d'autant plus le jeune époux de sa maîtresse ; il décida alors de la traiter comme il traitait ses chiens.

— La naine, dehors ! Hors de ma vue, tu me gênes !

Cela finit par irriter Elena. Elle lui fit remarquer que Teresa était sa folle et qu'elle l'appréciait. Pour un peu, Teresa en aurait eu les larmes aux yeux de reconnaissance. Mais Elena avait ajouté :

— Les fous ont du prix, j'aimerais que vous vous en rappeliez. Ils servent à nous distraire et quand il s'agit de nains, leur rareté les rend encore plus précieux ! Personne à la Cour ne peut se targuer de posséder un spécimen aussi intéressant que Teresa.

Oui, c'était indéniable, Elena tenait à elle, mais comme elle tenait à ses bijoux, à ses robes, à ses perroquets et à ses carlins. Tant que Teresa resterait à sa place, elle jouirait d'une sécurité relative, serait bien nourrie et n'aurait pas à s'inquiéter du lendemain.

Elle finit par s'habituer à cette vie, aux fougades de Felipe et aux bavardages insipides d'Elena. Les mois passèrent. Elle se persuadait que son quotidien de folle lui suffisait, la sécurité qu'il lui offrait remplaçait un bonheur qui n'existerait jamais. Aussi ne vit-elle pas venir le danger.

Elena tomba enceinte. On installa, comme le voulait la coutume, la Gobernadora dans les Appartements d'en Haut, pour qu'elle soit sous la protection des Deux Lunes pendant qu'elle portait l'enfant. C'était le domaine de Mihor, le Grand Prêtre. Il devait prier chaque nuit les déesses des Deux Lunes pour qu'elles donnent à l'enfant la santé, la force et la ténacité. Quand il vit entrer Teresa, derrière la longue file de servantes qui portaient les effets personnels de doña Elena, il demanda immédiatement à Felipe :

— Vous n'avez pas l'intention de laisser doña Elena en compagnie de cette créature ?

Il expliqua longuement à la Gobernadora et son époux les dangers que représentait la vision d'une naine pendant une grossesse : l'enfant qui naîtrait risquait lui aussi d'être difforme ! De la même manière, elle devrait s'abstenir de croiser la route d'infirmités, de malformés, d'estropiés. Teresa, furieuse de tant de bêtise, avait lancé, en tapant de son petit pied sur le sol marbré de la chambre :

— Votre Grâce, la Gobernadora va prier avec vous chaque jour pendant des mois, est-ce pour autant que son bébé naîtra chauve avec une longue barbe ?

Elena avait ri derrière son éventail, mais le prêtre avait continué à lui parler, assisté de Don

Felipe trop content de se débarrasser enfin de la folle de sa femme. Effrayée par les sinistres pronostics du vieil homme et se refusant à prendre le moindre risque pour l'enfant à naître, la Governadora avait fini par céder. Soit, elle se séparerait de sa naine. Cela la contrariait, mais elle supporterait cette épreuve pour le bien du bébé.

Teresa dut se résigner à vivre une longue quarantaine de plusieurs mois, pendant lesquels on l'installa dans l'ancien logis d'Obéron, mort depuis longtemps. Les premiers jours, elle profita de sa nouvelle tranquillité : plus besoin de dérider Elena par ses tours ou ses plaisanteries, plus besoin de reculer contre un mur pour éviter les coups de pied de don Felipe. Mais très vite, elle s'ennuya. Alors, elle se mit à lire, Obéron le lui avait appris. Elle dévora sa bibliothèque et apprit tout ce qu'il faut savoir sur la mer des Ténèbres, la construction des vaisseaux de guerre et les volcans des îles de Cendre. Quand elle avait besoin de bouger, elle allait traîner aux cuisines. Elle y croisait parfois Janelle, qui lui donnait un reste de tourte de rognons ou un quignon de pain de maïs confectionné par son cuisinier de mari.

— Remercie ton gracieux époux, Janelle !

Janelle haussait les épaules sans répondre. Elle n'osait pas se moquer de son détestable Emilio, aussi les saillies de Teresa représentaient-elles pour elle une sorte de vengeance minuscule. Quant à Teresa, elle ne voulait pas se l'avouer, mais elle avait besoin de compagnie. Aussi fut-elle presque soulagée quand le jour de la délivrance s'annonça, et qu'Elena mit au monde un fils. Un petit garçon, qui n'avait heureusement ni les jambes torses de Teresa ni la barbe grise du prêtre Mihor. On le prénomma Javier, en souvenir du grand Navigateur, son défunt grand-père.

Une heure à peine après sa venue au monde, le volcan se mit à cracher des cendres. Tout à leur fierté de nouveaux parents, Felipe et Elena y virent un heureux présage, le signe que cet enfant serait fort et puissant.

La Governadora fit chercher Teresa huit jours plus tard. La folle fut autorisée à voir l'enfant, ce qui n'était pas difficile car sa tête arrivait tout juste à hauteur du berceau princier. C'était un beau bébé, dont les yeux bleu noir vous fixaient avec intensité. Serait-il un jour un grand meneur d'hommes comme son aïeul ou une brute épaisse comme son père ? Teresa souhaita ardemment qu'il ne ressemble jamais à Don Felipe !

Elena quant à elle était épanouie comme jamais. La maternité seyait à sa beauté placide ; ses seins tendus par le lait et ses belles épaules lui donnaient l'allure souveraine d'une statue de la déesse des Deux Lunes. Elle était satisfaite – non qu'elle eût un sentiment maternel très développé, mais elle avait rempli son devoir, et la naissance d'un fils ne pouvait que rehausser son prestige. Pour le reste, l'enfant passait le gros de son temps entre les mains de sa nourrice. La Governadora se montrait aimable avec Teresa, car en réalité sa folle lui avait manqué. La compagnie du grand prêtre n'avait été des plus réjouissantes et la conversation de ses dames d'honneur, sans les piques moqueuses de Teresa pour les relever, avait cruellement manqué de sel. Elle accueillit donc la naine avec amabilité, lui permit de caresser la tête chauve du bébé et lui offrit des sucreries. Une pièce de l'appartement avait été aménagée pour le berceau et le lit de la nourrice. Il fallait prendre garde à ne pas faire de bruit quand le petit dormait, aussi Teresa mit-elle au point tout une série de pitièreries silencieuses qu'elle exécutait sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres, et qu'elle interrompait dès qu'Elena ou une de ses suivantes gloussait trop fort. Un jour qu'elle avait particulièrement réussi une cabriole et que la plus jeune des dames d'honneur s'était laissé aller à rire aux éclats, le grand prêtre Mihor entra sans se faire annoncer, raide et solennel, dans un bruissement d'étoffes.

— Quelles sont ces singeries ? Encore cette créature ?

Il avait dardé sur Teresa un regard mauvais tandis qu'Elena lui expliquait un rien énervée qu'à présent que l'enfant était né, elle comptait profiter à nouveau de la compagnie de sa folle. Le prêtre prétendit que sa présence pouvait faire tourner le lait des nourrices et perturber l'enfant, mais Elena tint bon et le prêtre repartit, furieux. Teresa avait compris : pour quelque

incompréhensible raison, Mihor ne l'aimait pas. Elena l'avait protégée cette fois, mais elle devait rester sur ses gardes : il y aurait d'autres offensives, elle en était persuadée.

Cela ne tarda pas : Mihor réussit à faire exclure Teresa de la liste des personnes présentes lors de la fête de relevailles de doña Elena. Le jour de la fête, Teresa était dans les cuisines quand le volcan se remit à cracher. La terre trembla légèrement. Après la panique qui suivit, un grand silence se fit et le chef cuisinier aboya des ordres pour que chacun se remette à sa tâche. La plupart des serviteurs chargés des basses besognes, comme vider les porcs, éplucher les fruits et les légumes, étaient des Hommes de Cendre, et Teresa vit leurs regards furieux et effrayés, leurs mines basses. Elle sentit la tension qui s'installait entre eux et ceux de la caste des Maîtres. Elle se débrouilla pour se retrouver seule avec Janelle et l'interrogea. La femme de chambre confirma ses craintes : pour les Hommes de Cendre, c'était évident, l'enfant était né sous une mauvaise étoile, il n'apporterait que le malheur. Teresa se souvint alors avoir lu dans les vieux livres d'Obéron que le peuple de l'île, avant l'arrivée des Navigateurs, faisait des sacrifices humains pour apaiser le dieu volcan qu'ils vénéraient. Tous les efforts faits par Mihor pour les convaincre de prier les déesses des Deux Lunes s'étaient avérés vains. Ils se pliaient aux rites qu'on leur imposait, portaient des fruits au Temple des deux Lunes, mais ce n'était qu'une dévotion de façade. Dans le plus secret de leur cœur, là où se tissent les liens les plus solides, ils restaient fidèles au dieu du feu.

*

Le volcan gémissait, soufflait, crachotait. Ce n'était pas de la lave, pas encore, mais des vapeurs fétides, des fumées opaques et soufrées. Teresa observait Elena, mais la Gobernadora, toute à sa béatitude, ne semblait pas soucieuse. Quand les dames d'honneur murmuraient et s'inquiétaient d'une possible éruption, elle les rabrouait vertement :

— Cessez vos jérémiades, je vous prie ! Le grand prêtre m'a assuré que le volcan n'était plus dangereux. Il brûlera quelques cases de boue et des champs, puis il se calmera, et tout rentrera dans l'ordre.

— Pourtant votre père semblait croire... risqua une dame de compagnie

— Mon père prévoyait toujours le pire, la rabroua la Gobernadora, mais il se trompait. Mihor est sûr de lui.

La folle décida de mettre les pieds dans le plat.

— Madame, la maternité vous rend plus sage encore, si c'est possible, mais tous n'ont pas votre sublime hauteur de vue.

La plus âgée des dames baissa les yeux et cacha sa bouche derrière son éventail de plumes de perroquet violettes.

— Que veux-tu dire ?

— Je suis si petite que j'entends des bruits, des chuchotements qui restent au ras de la terre. Les Hommes de Cendre ont peur.

La Gobernadora ricana. *Comment dire à cette femme qu'elle est en danger, que son enfant est en danger ?*

— Le bébé est né le jour où sont apparues les premières fumées... continua Teresa.

Elena se tourna vers elle et siffla :

— Et alors ? Seuls les esprits faibles peuvent y voir un lien !

— Bien sûr, mais les esprits faibles sont nombreux et peuvent faire des choses stupides sous l'emprise de la peur.

— Tu penses aux Hommes de Cendre, n'est-ce pas ? Mon époux sait comment traiter ces barbares !

De fait, quand les Hommes de Cendre commencèrent à s'agiter, Don Felipe fit preuve de tous les talents dont la Nature l'avait doté. Il fit pendre leurs prêtres les plus virulents et leurs

meneurs aux murs d'enceinte et laissa leurs cadavres exposés au vent et aux corbeaux. Il interdit qu'on parle de présage de malheur dans le Palais et fit prévenir les serviteurs que le premier qui enfreindrait cet ordre aurait la langue coupée. Il fit tant que l'air, au Palais, devint irrespirable ; les Maîtres ne s'adressaient aux Hommes de Cendre que quand ils ne pouvaient l'éviter, et encore le faisaient-ils violemment. Croyant marquer leur autorité, ils ne laissaient transparaître que leur peur. Une peur insidieuse et rampante qui prenait possession des cœurs les plus vaillants tandis que les cendres du volcan, portées par le vent de l'Ouest, se glissaient sous les portes, par les fenêtres entrouvertes, par les conduits de cheminée. Les épais tapis de laine de la Gobernadora, les couloirs du Palais et les dalles de pierre bleue du Temple des Deux Lunes étaient souillés de débris grisâtres, aussi légers et insaisissables que des plumes. Janelle évitait de croiser les yeux de Teresa et servait sa maîtresse avec un mutisme hostile dont doña Elena ne semblait pas s'apercevoir. Pire encore, des coulées de lave brûlante dévastèrent un village, tuant quarante-deux hommes, trente femmes et douze enfants.

Le grand prêtre Mihor décida alors d'organiser une cérémonie d'apaisement du feu.

Un matin, précédée par une compagnie d'hommes en armes, une procession se dirigea vers le volcan. Mihor marchait devant, précédé par un garçon qui brandissait une bannière représentant les déesses des Deux Lunes. Derrière lui venaient don Felipe, en armes, et une litière portant doña Elena, le bébé dans les bras. Teresa, bien sûr, était restée au palais, les dieux n'ont que faire d'une folle, elle nuirait à la solennité de l'événement. Quand ils arrivèrent au bas du volcan, ils virent au loin des Hommes de Cendre, épieux à la main, qui les guettaient. Ils débutèrent l'ascension, lentement, avec solennité. Une fois en haut, Mihor leva les mains, invoquant les déesses, et la célébration commença au son des tambours.

— La fumée était horrible, raconta Elena à ses suivantes quand elle fut rentrée dans ses appartements. Elle piquait les yeux, la gorge, le nez. Heureusement que cela n'a pas duré trop longtemps.

Quand il eut terminé ses litanies, Mihor prit une poignée de cendres et s'en barbouilla le crâne. Puis il se dirigea lentement vers la litière d'Elena, en s'assurant que le peuple de Cendre, qui les observait d'en bas, voyait toute la scène. Il sortit le bébé de la litière et le frotta de cendre à son tour. Puis il le souleva très haut, pour que tous puissent le voir.

— À ce moment-là, confia Teresa, j'ai eu très peur que le volcan se remette à cracher, mais il ne s'est rien passé. Il a continué à fumer, ces horribles sauvages nous ont regardés descendre et nous sommes enfin rentrés.

Elena reprit le cours de sa vie, persuadée que la cérémonie avait tout arrangé, mais ce ne fut pas le cas. Les échauffourées se multipliaient. C'étaient des petits riens, des intendants découvraient que les champs n'avaient pas été moissonnés, des bêtes s'échappaient mystérieusement de leur enclos, des cavaliers recevaient des pierres lancées depuis des fourrés. Un matin, les maîtres s'aperçurent, stupéfaits, que les serviteurs du palais avaient fui pendant la nuit. Tous sauf Janelle, que la présence d'Emilio avait empêchée de suivre les autres. Ivre de colère, Felipe voulut la mettre aux fers, mais Elena s'y opposa. Elle n'avait aucune envie de se passer de sa camériste. Janelle fut donc simplement consignée dans les appartements d'Elena, elle partagerait désormais la petite chambre de Teresa.

— Les monstres avec les monstres ! jeta Don Felipe avec aigreur avant de quitter la pièce.

Bientôt les Hommes de Cendre osèrent l'impensable : ils réclamèrent l'enfant, le fils du Gobernador, pour l'offrir au volcan et apaiser sa colère. Felipe entra dans une colère noire. Ces sauvages, ces bouseux, osaient lui proposer cela ? Il ne prit pas le temps de réfléchir : il rassembla ses hommes et sortit, pour une expédition punitive, persuadé qu'il allait rapidement mater la rébellion. Il n'en fut rien. Le soir venu, tandis que la Gobernadora, presque aussi placide qu'à l'ordinaire, s'appêtait pour le dîner, un messenger ensanglanté fit irruption pour l'informer que Don Felipe avait été fait prisonnier.

— Prisonnier ?

Le mot ne semblait rien éveiller chez doña Elena. Le messenger poursuivit :

— Les Hommes de Cendre l'ont capturé, Madame, ainsi que le général en chef et une vingtaine de guerriers. Ils demandent comme rançon votre fils !

La Governadora ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle se leva, cherchant désespérément où trouver un soutien, un conseil.

— Voulez-vous que je fasse venir le grand prêtre Mihor ? demanda une suivante.

— Non ! cria violemment Elena. Pas lui ! Teresa, dit-elle en se tournant vers sa folle, que dois-je faire ?

La stupéfaction figea la suivante et le messenger. Elena dévisageait Teresa, les yeux agrandis par l'effroi. Dans son berceau, le petit Javier gazouillait.

Que dois-je faire ?

La Governadora des Terres de Cendre avait demandé son avis à Teresa, sa naine, sa folle. Une moins que rien, une domestique, qui n'était même pas née dans la caste des maîtres.

Teresa en resta sidérée. Que dire ? Elle restait là, bouche ouverte, face à Elena, dans sa robe de soie verte brodée d'or, Elena, qui, en ce moment précis, semblait l'incarnation même de la détresse. La Governadora attendait sa réponse.

Teresa aurait voulu dire qu'elle ne savait pas, qu'elle n'avait aucune compétence, qu'elle n'était qu'un bouffon, une folle, qui avait déjà du mal à survivre à la cour. Mais ses yeux ne quittaient pas ceux d'Elena, et pour la première fois peut-être, la Governadora la regardait comme une personne. La décevoir était impossible.

Teresa réfléchit à toute vitesse. Les secondes s'écoulaient dans un silence complet. Soudain, elle eut une illumination.

— Acceptez, madame, de remettre vous-même l'enfant au dieu du volcan.

Elena la regarda sans comprendre, horrifiée. Proposait-elle vraiment de sacrifier Javier ?

— Javier restera caché ici au Palais avec moi, poursuivit la naine. Nous fabriquerons une poupée emmaillottée de langes. Toute vêtue de noir pour montrer votre chagrin, vous irez vous-même au bord du volcan et vous la jetterez dans le feu du cratère. Envoyez Janelle qui est à moitié Cendre leur porter cette promesse. Ils la croiront, et ils relâcheront votre époux.

Ainsi fut fait. Janelle alla prévenir les Hommes de Cendre que la Governadora avait accepté leur demande et consentait à sacrifier son fils. On informa Mihor de la supercherie et il ne put que souscrire au plan de Teresa. Celle-ci n'eut pas le cœur de se réjouir de cette victoire, toutes ses pensées étaient désormais tournées vers Javier et Elena. Pour cette femme qui avait enfin vu en elle autre chose qu'une folle disgracieuse, elle ferait tout ce dont elle était capable.

Tous, à l'exception de Teresa et du bébé, bien cachés dans la petite chambre du Palais, se rendirent au bord du volcan de l'île de Cendre pour la cérémonie. Les Hommes de Cendre, et leurs prisonniers encore enchaînés, saluèrent l'arrivée de la litière de la Governadora. Le grand prêtre vint la chercher et la conduisit au bord du cratère fumant.

Si Teresa la naine avait assisté à la scène, elle aurait sans doute regretté son plan, hurlé sa douleur et sa honte, comme à cet instant, dans les rangs des prisonniers, Don Felipe qui criait sa rage et son désespoir croyant son enfant au bord du sacrifice, comme l'enfant en pleurs qu'Elena soulevait à présent au-dessus de sa tête, comme, enfermée au secret d'une cellule, la servante à qui Mihor avait arraché son bébé le matin même. La Governadora et le prêtre n'avaient pas voulu risquer d'être découverts, ils avaient donc pris un autre enfant qu'ils s'approprièrent à offrir en holocauste pour apaiser la colère des Hommes de Cendre.

Si Teresa la folle avait été là, elle aurait sombré dans la folie. L'esprit dévasté par la culpabilité, par la duplicité de celle qu'elle croyait avoir enfin touchée. Elle aurait vu, enfin, le volcan refuser cette mascarade, cette fausse offrande, et se mettre en colère. Elle aurait vu le visage d'Elena fondre sous le premier crachat de lave et Mihor s'effondrer, les mains à la gorge, asphyxié par les fumées. Elle aurait vu la première coulée avaler les Hommes de Cendre et leurs

prisonniers, elle aurait vu la Nature furieuse balayer un conflit ridicule entre deux peuples insignifiants à l'aune de sa grandeur.

Mais elle ne vit rien de tout cela. Elle ne vit que l'explosion du volcan depuis le balcon des appartements de la Gobernadora. Elle ne sut que la peine immense de ceux qui croyaient ne rien avoir et qui pourtant ont tout perdu.

C'est Janelle qui vint la chercher dans sa cachette, qui la sortit de son abatement et la poussa avec des centaines de femmes et d'hommes affolés vers les navires du port.

À elles deux, elles emportèrent l'essentiel, assez d'or pour soudoyer le monde entier, et surtout Javier. Monter à bord ne fut pas simple, des grappes de malheureux désespérés se pressaient sur les quais, se poussaient, se bousculaient pour avoir une chance de quitter l'île ravagée. Mais le capitaine d'un des trois navires encore en état de marche se laissa acheter. Un bébé était le bienvenu, symbole de renouveau au milieu du désastre. Teresa se déclara nourrice du petit et présenta Janelle comme la mère de l'enfant. Elle était jolie et veuve, ça ne déplut pas au capitaine. Ce dernier ne serait jamais pire que ce porc d'Emilio. Janelle espérait de tout cœur qu'il ait brûlé dans le feu du volcan !

Épuisée, la jeune femme s'endormit à même le plancher. On veillerait à organiser une chambre quand le calme serait revenu. Ce n'était pas l'or qui manquait, dans la cassette de la Gobernadora que les deux femmes avaient dissimulée dans un baluchon de frusques. Teresa, l'enfant serré dans ses bras, veillait, les yeux rivés sur la côte en feu qui se perdait lentement à l'horizon. La Gobernadora, la seule à avoir vu en elle, pendant quelques minutes, autre chose qu'un bouffon grotesque, était morte à présent. Tous ceux qui l'avaient moquée, raillée, humiliée, étaient morts eux aussi. Il y en aurait d'autres, sûrement, mais avec de l'or, on fait taire les bouches les plus mauvaises, les esprits les plus cruels. Et Janelle l'aiderait. Quant au petit, il l'aimerait, elle le savait. Il grandirait à ses côtés, indifférent à son étrangeté. Un certain temps en tout cas, le temps de l'innocence.

Javier ne saurait jamais qu'elle avait été une folle, il ne saurait rien non plus de la folie des siens. Il vivrait sur une autre île, ailleurs, autrement. Janelle et Teresa aussi. Il ne leur restait plus qu'à inventer cet ailleurs.

Cette nouvelle vous a plu ?
Découvrez d'autres textes de nos auteurs sur notre site Web :
[Les Editions du 38](#)

En savoir plus sur Béatrice Égémard :

Blog officiel :

<http://beatriceegemar.hautetfort.com/>

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/beatrice.egemar>

Twitter :

<https://twitter.com/BeatriceEgemar>

Bibliographie **Aux Editions du 38**

Les aventures d'Hori, Historique

Les noces vermeilles, policier historique

L'œil de Seth, policier historique